

Note conjointe sur le communisme et le nazisme

LESZEK KOLAKOWSKI

MON ami Alain Besançon propose une longue liste de raisons pour expliquer l'asymétrie flagrante des perceptions du communisme et du nazisme et les différences entre les critères des jugements que l'on porte sur ces deux jouets de la grande Dame Histoire. Nul doute, toutes ces raisons ont été bien choisies; je crois pourtant que le tableau général que dresse Besançon exige encore des corrections.

Le socialisme international et le socialisme national sont-ils deux jumeaux hétérozygotes? Peut-être. Comme pour toutes les métaphores historiques on trouvera des arguments pour et des arguments contre. Ici, un totalitarisme basé sur l'idée de la supériorité d'une race ou d'une nation, et qui agissait en accord avec cette idéologie, cohérent et conséquent, donc n'ayant pas besoin d'une « fausse conscience ». Là, un totalitarisme fondé sur une idéologie préconisant les idées internationalistes, égalitaires et humanistes, invoquant la communauté humaine, la fraternité des peuples, la paix universelle, et promettant la libération de la tyrannie, la fin de la misère et du chômage et l'avènement de l'État providentiel, etc.

Le nazisme n'avait pas besoin de grands mensonges, il disait plus ou moins ce qu'il était; le communisme était le mensonge incarné, mensonge monumental et presque sublime par son élan (Union des Républiques socialistes soviétiques - quatre mots, quatre mensonges, comme le disait, à la suite de Souvarine, feu l'inoubliable Castoriadis). Une différence futile? Je ne le crois pas. Toute l'histoire du communisme en révèle l'impor-

tance. On le mesure d'abord par le fait même que le communisme attira pendant longtemps des gens d'un autre caractère que ceux que le nazisme fascinait : ceux qui croyaient vraiment dans l'humanité et qui pensaient que le joug de la misère, du chômage, du militarisme, de l'oppression nationale et raciale, de la haine, des guerres, serait bientôt secoué. Les lendemains qui chantent. Toutes ces illusions, aussi fantastiques qu'elles puissent paraître quelques années plus tard, n'étaient pas sans effets. C'est grâce à elles que le communisme pouvait engendrer en son sein ses propres adversaires et critiques. Le *dictum* fameux d'Ignazio Silone selon lequel la lutte finale se jouerait entre les communistes et les ex-communistes était bien exagéré, sans doute, mais il est vrai que les ex-communistes jouèrent un grand rôle dans les processus qui vidèrent ce système de l'intérieur et causèrent finalement son effacement. Une autre manifestation de cet aveuglement apparaît avec les « pèlerins idéologiques » qui visitèrent l'Union soviétique avant et après la guerre pour chanter sa gloire. Rien d'analogue, semble-t-il, pour l'Allemagne nazie. Ces pèlerins au royaume du communisme n'ont contribué qu'à renforcer le mensonge (il y eut pourtant des exceptions : Anton Ciliga, Panait Istrati, quelques écrivains polonais), mais les nombreux communistes qui abandonnèrent la foi mensongère furent capables de l'attaquer avec efficacité parce qu'ils avaient auparavant subi son emprise. Leur voix fut entendue et obtint un large écho, précisément grâce à leur passé.

Qui plus est, le bolchevisme ayant, dès sa

naissance agit comme un système terroriste, n'a pas eu besoin au début de se dissimuler par le mensonge total. Son mensonge alla croissant, d'une année sur l'autre, pour atteindre son apogée dans la dernière période du stalinisme. Comme le communisme débuta dans une atmosphère d'authenticité idéologique, il serait injuste de le décrire comme stérile culturellement (je renvoie à une étude que j'ai publiée il y a longtemps dans *Survey* sur le communisme en tant que formation culturelle). Celui-ci a laissé des traces visibles encore et très importantes dans l'histoire de la littérature, de la poésie, du cinéma, du théâtre, de la peinture. Bien sûr, au fur et à mesure que la forteresse stalinienne du mensonge se consolidait, on publia de moins en moins d'ouvrages de valeur. Une certaine renaissance culturelle se produisit pendant la guerre et peu de temps après, mais elle était plus d'origine et d'inspiration patriotiques que communistes. Elle permit à quelques créations de bonne qualité de voir le jour. Peut-on dire la même chose à propos de l'histoire culturelle du nazisme? Il ne me semble pas; en matière de culture le nazisme n'a apporté que ruines et vandalisme.

La réponse du prisonnier

On pourrait alors se demander, si on accepte ce diagnostic, si un prisonnier vivant ses derniers instants à Vorkouta devait s'estimer satisfait et heureux de ne pas connaître un sort identique à Dachau? C'est moi qui pose cette question démagogique, elle n'est pas imputable à Besançon. Eh bien, ma réponse est : non. Mais j'ajoute que le degré de dévotion idéologique et l'esprit de sacrifice présents dans le communisme, quand il était encore une foi vivante, furent vraiment étonnants. Beaucoup de communistes au Goulag refusèrent de renoncer à leur foi et beaucoup de ceux qui survécurent aux horreurs des camps rentrèrent (par exemple en Pologne) pour participer avec enthousiasme à la politique stalinienne. Cela ne témoigne, bien sûr, que pour la force de l'aveuglement et non pour la supériorité morale du communisme, mais il est fort intéressant de réfléchir aux conditions susceptibles de conduire à un tel degré d'aveuglement.

En ce qui concerne la production de cadavres, les « performances » de Staline ont été nettement supérieures à celles de Hitler,

quoique les comparaisons quantitatives globales restent difficiles, vu que l'État nazi n'a duré que douze ans, qu'il y a eu une guerre horrible et que le communisme a étendu sa domination sur tant de pays, y compris le pays le plus peuplé du monde, où on remarque à peine une différence de 50 millions d'habitants de plus ou de moins. Pourtant, ce n'est pas le seul ou même le plus important critère lorsqu'il s'agit de comparaisons historiques - opinion qui, je l'admets, n'était sûrement pas partagée par ceux qui attendaient sous la potence.

Le poids des différences

Je ne voudrais pas répéter cette remarque idiote que nous devons à Trotsky, selon laquelle bolchevisme et nazisme ne se ressemblent que par quelques traits « superficiels », comme l'abolition des élections, mais qu'ils diffèrent radicalement par leur essence, par leur nature de classe, etc. Ils se ressemblaient, au contraire, par plusieurs caractères importants. Suggérer que les différences furent négligeables relève d'un dogmatisme inacceptable. Le fait que le communisme, comme je viens de le mentionner, produisait ses propres critiques et ses propres ennemis et que ceux-ci, au moins pendant une période, se référaient aux mêmes stéréotypes idéologiques, grotesquement contraires à la réalité, dont ce régime ne pouvait pourtant pas se débarrasser, suggère que les différences dans la généalogie pesaient d'un poids réel. Le communisme fut un descendant bâtard des Lumières, le nazisme un descendant bâtard du romantisme. On peut suivre la généalogie du totalitarisme aussi loin que l'on veut : Platon, saint Augustin, Hobbes, Hegel, Fichte, Helvétius, Comte, et j'en passe. Que le nazisme naquît en partie d'une réaction au bolchevisme est vrai, mais qu'est-ce que cela peut nous enseigner sur la nature de l'un et de l'autre? Les succès du communisme en Europe s'expliquent certainement en partie par la réaction aux horreurs de la Première Guerre mondiale; quelles conclusions peut-on tirer de ce fait incontestable?

Le concept général de communisme est évidemment légitime malgré le fait qu'il y en a eu plusieurs espèces et malgré toutes les querelles et tous les conflits qui naquirent entre les communistes, non moins que le concept des mammifères mais, combiné avec les émo-

tions très fortes (et bien explicables) ressenties par les anticommunistes, il peut nous incliner à déduire la situation réelle des pays communistes de la nature immuable du totalitarisme, plutôt que d'une analyse empirique. En définitive, nous pouvons affirmer que les différences, prenons le Cambodge de Pol-Pot et la Pologne ou la Hongrie dans la seconde moitié des années 1980, sont négligeables et sans importance : communisme ici, communisme là. Cette opinion, dont la sagesse surpasse même la remarque citée de Trotsky, constitue un outrage aussi bien à l'encontre de la réalité qu'à l'égard des êtres humains qui vivaient dans ces pays (je n'attribue pas cette opinion à Besançon). Et si on ajoute que sont négligeables les différences entre le régime nazi et le communisme, on doit conclure que la Pologne sous l'occupation hitlérienne et la Pologne démocratie populaire constituent une même chose, à de petits détails près. Essayez donc d'affirmer cela devant quelqu'un qui a vécu dans les deux Pologne !

Les différences au sein du communisme

Dans les « démocraties populaires » sous le règne stalinien, pendant les premières années qui suivirent la guerre, il y eut des assassinats, judiciaires ou sans tribunaux (il y en a eu encore d'autres plus tard, mais sporadiquement), il y eut des tortures, des mesures d'intimidation, des procès-spectacles des dirigeants communistes (sauf en Allemagne de l'Est et en Pologne, où de tels procès ont été préparés, mais ont été finalement abandonnés après la mort de Staline). Il y eut aussi des mesures d'oppression pour forcer les paysans à la collectivisation (qui échoua largement en Pologne) et pour liquider le commerce et la petite industrie privée. Et pourtant, comparées aux souffrances de la population soviétique, ces horreurs restèrent modérées et ne méritèrent pas le nom de génocide (comme les grandes purges des années 1930, comme les transferts de nations entières pendant la guerre, comme le système concentrationnaire à grande échelle). Partout aussi, en même temps, des mesures progressives furent prises assez rapidement en matière d'éducation générale, pour les universités et pour les autres écoles supérieures - qui furent « reconstruites » idéologiquement, bien sûr, mais pas corrompues incu-

rablement, comme on a pu le constater lorsque les conditions s'améliorèrent, dans les régimes communistes -, en matière d'urbanisation, d'industrialisation ; ainsi les progrès furent notables, mais ils ne tenaient pas au mérite spécifique du communisme, ils se produisirent partout en Europe, et beaucoup plus vite hors de la zone communiste. Mais aussi, on doit le souligner, dans la zone communiste, ce qui constitue une raison de plus pour considérer comme une absurdité l'opinion selon laquelle l'occupation hitlérienne ou la « démocratie populaire » étaient de même nature.

Oui, il est vrai que pendant de longues années, pendant des décennies, les atrocités de la dictature communiste ont été tantôt négligées, tantôt délibérément étouffées, ou simplement ignorées à l'Ouest. Les raisons qu'Alain Besançon invoque pour expliquer ces ignorances ou ces silences sont exactes. Il n'est pas vrai pourtant que, « dès 1989, l'opposition polonaise, primat de l'Église en tête, recommandait l'oubli et le pardon ». Le pardon, parfois, l'oubli non, et je ne crois pas qu'Alain Besançon puisse produire à l'appui de son propos des citations de ce genre.

Quand je jette un coup d'œil sur les rayons de ma bibliothèque, je n'ai pas l'impression que l'histoire (véritable) et l'analyse du communisme aient été négligées ou oubliées ; j'y vois un Conquest, un Pipes, un Heller, un Nekritch, un Soljénitsyne, un Volkogonov, un Ulam et des dizaines et dizaines d'auteurs américains, russes, français, polonais, y compris un certain Alain Besançon. En Pologne, la littérature historique et les mémoires sur l'époque communiste sont impressionnantes et s'accroissent chaque jour. L'ouverture des archives soviétiques a porté vraiment ses fruits (elles sont, paraît-il, fermées à nouveau, mais on me dit également que le dollar est la clé du sésame : capitalisme, quand tu nous tiens!).

L'évolution du communisme

Bien sûr, le régime communiste ne possédait pas les ressorts internes qui pouvaient le transformer dans un *Rechtsstaat* démocratique. Il serait pourtant insensé de maintenir qu'il fut tout le temps un bloc immobile, immuable, dans lequel aucun processus social, indépendant de la volonté du *Politburo*, ne pouvait se développer. La société a subi des changements profonds et l'appareil tyrannique se trouvait

souvent soumis à la contrainte de forces majeures. Le discours fameux de Khrouchtchev n'exprimait pas la voix d'un converti à la démocratie, bien sûr; c'était, en partie, le cri d'un esclave dont la chaîne avait été rompue; mais surtout, aussi, c'était un pacte de sécurité pour l'appareil. Il s'agissait désormais de ne laisser à personne la possibilité d'acquérir le même pouvoir despotique que Staline avait exercé, quand le lendemain était toujours incertain pour les membres du secrétariat et les maréchaux, sans parler des autres. Cette dénonciation, imposée par la force des choses, a vraiment changé la vie du pays (je me rappelle les communistes français qui, en 1956, ne voulaient pas croire que ce discours avait été prononcé alors que nous l'avions lu, ce qui s'appelle lu, y compris dans l'original russe).

Dans tous les pays communistes après la mort de Staline, la volonté persistait encore, mais, sous la pression des catastrophes économiques, parfois aussi en face de la pression sociale, les traits totalitaires du régime allaient s'affaiblissant, malgré les périodes de stagnation et de régression. L'idéologie perdit bientôt toute vitalité, personne ne la prenait plus au sérieux. Il était insensé de croire que les réformes de Gorbatchev n'étaient qu'un voile pour tromper l'Ouest et ne changeaient rien en URSS. Nul doute qu'il ne voulait pas détruire le communisme, il voulait le rendre

plus efficace, mais il comprit, le pauvre, que cela exigeait un flux relativement libre d'informations. Par conséquent, il a abattu ce qui devait être amélioré, comme tant de réformateurs. J'ai visité Moscou sous Gorbatchev et j'ai constaté que la parole devenait libre, que les journaux et les agences de presse devenaient indépendants! Tout le monde parlait sans inhibition, sans peur; on disait tout! Qui oserait penser que la liberté de la parole n'est qu'un détail insignifiant? Elle a ruiné le communisme. Le communisme n'a pu survivre à la liberté de la parole. Oui, je connais un théoricien du communisme qui a reconnu, à l'époque, que d'après sa théorie ni Gorbatchev ni Walesa n'étaient possibles.

Le phénomène extraordinaire et inattendu, ce sont les succès électoraux des partis soi-disant postcommunistes dans la plupart des pays qui ont quitté « l'empire du mal » (et aussi, dans plusieurs pays, la résistance des paysans en face de la dissolution possible des kolkhozes). On a écrit beaucoup sur les causes de cet étrange retour en arrière; il est incompréhensible dans le cadre d'une théorie qui présuppose que le communisme est un bloc, et, comme un bloc, fait de pierres inaltérables et immobiles. *Dixi.*

LESZEK KOLAKOWSKI